

L'irréprochable

« *S'ils se taisent, je me tairai...* »

Jean de Condé, trouvère (Fin du XIII^{ème} siècle).

Comment ai-je pu revenir des préjugés contre Heidegger dont j'avais été la consentante victime ? C'est évidemment grâce à la chance inespérée d'avoir été l'élève de Jean Beaufret.

Un jeune étudiant en philosophie qui cherche à s'orienter dans ses études et dans le monde, se sert volontiers de repères simples, et d'abord du plus simple d'entre eux, le repère négatif (la figure du "*mauvais*"), surtout s'il le partage avec le plus grand nombre. Dans le milieu intellectuel du début des années cinquante circulait déjà autour de Heidegger un bel ensemble de calomnies; j'en étais naturellement imbu, au point de nourrir à mon tour les soupçons les plus insidieux à son égard, ceux qui n'ont même plus besoin d'être formulés pour que s'entretienne une robuste antipathie.

Aujourd'hui, près de cinquante ans plus tard, les mêmes mécanismes continuent de fonctionner : une cabale hétéroclite veille à raviver régulièrement la plus grave des suspicions sur un homme et sur une pensée dont je prétends aujourd'hui pour ma part qu'ils sont l'un comme l'autre *irréprochables*. Je donnerai plus loin les raisons qui me conduisent au choix de ce terme, et l'acception exacte dans laquelle je le prends.

Avoir cru autrefois (je n'ose plus dire "en toute bonne foi") à ce que j'entendais colporter sur le "cas Heidegger" m'oblige moins désormais à être indulgent vis-à-vis des victimes actuelles de ce battage, qu'à attirer avec toujours plus d'intransigeance leur attention sur le piège qui leur est tendu, et surtout sur ce qui motive la constance avec laquelle on persiste à le leur tendre.

Comment Jean Beaufret s'y prenait-il pour guérir ses élèves de leurs préventions à l'égard de Heidegger ? En les mettant simplement au contact direct des textes.

Je défie quiconque de lire *sérieusement* Heidegger, et de pouvoir continuer à soutenir que ce qu'il vient de lire le lui rend suspect. Mais lire sérieusement, cela ne s'improvise pas, et demande un apprentissage. Le harcèlement contre Heidegger revient en fait à entretenir autour de sa pensée et de sa personne un halo de méfiance chargé d'inhiber par avance toute velléité d'observer à leur égard, ne serait-ce qu'en un premier temps, une simple attitude d'objectivité. Ainsi se forme une boucle aussi banale qu'efficace : la méfiance engendre un interdit, lequel renforce la méfiance.

Il suffit, je le répète, de se mettre sérieusement à l'étude de ce que Heidegger écrit pour voir la véritable fonction de ce cercle vicieux : servir de rideau de fumée – lequel cependant ne peut plus, une fois identifié comme tel, que se dissiper. C'est bien pourquoi l'effort principal des dénonciateurs vise à empêcher d'aller y regarder par soi-même.

C'est bien en le lisant que j'ai commencé à voir que, loin d'être un penseur sulfureux, Heidegger est probablement l'un des rares auprès desquels notre monde pourrait trouver à se sortir d'une impasse de péril extrême, où nous nous engageons, sinon, avec chaque jour moins de chances de réchapper.

Mais plus je lisais les textes de Heidegger, plus m'intriguait du même coup l'homme qui les avait écrits. Bien avant de le lire, je vivais déjà dans la conviction qu'une possible disparité entre l'élévation d'une œuvre et les carences de son auteur ne vaut que pour ce qui, somme toute, émerge à peine au-dessus de la médiocrité. J'étais donc profondément curieux de voir l'homme Martin Heidegger, et de le mesurer au considérable penseur que je découvrais peu à peu en m'étant mis à lire ses livres. C'est pourquoi, quand j'ai eu la possibilité de le rencontrer, j'ai observé cet homme avec tant d'attention.

J'ai vu Heidegger pour la première fois à l'occasion de la conférence qu'il était venu prononcer à l'université d'Aix-en-Provence fin mars 1958. Cette conférence, c'est le texte *Hegel et les Grecs*. Après la conférence, je lui ai été présenté par Jean Beaufret, et le lendemain en fin de matinée, j'ai participé à un petit séminaire que Heidegger avait tenu à organiser avec quelques étudiants et enseignants, en écho à la conférence de la veille.

Ce qui m'a le plus frappé lors de ce premier contact, je m'en souviens bien, c'est un contraste étonnant, que j'ai souvent éprouvé par la suite et auquel je n'ai cessé de repenser depuis. Autant Heidegger était concentré, présent, rivé exclusivement à la pensée quand il était à son travail, autant c'était, dans la vie de tous les jours – pourvu que ce ne fût pas dans un cadre officiel ou mondain – un homme détendu et ouvert. Tandis qu'il s'avavançait pour prendre la

parole dans le grand amphithéâtre d'Aix, il était déjà à ce point pénétré, et j'oserai même dire : *plein* de ce qu'il s'apprêtait à lire qu'il donnait la très saisissante impression d'être physiquement plus massif et plus grand qu'il n'était en réalité. Ce dont je me rendis compte après la conférence, en le voyant face à face. Je suis moi-même de taille moyenne; or il était sensiblement plus petit que moi (plus petit même que Bonaparte ou Mozart, lesquels mesuraient 1 m 66). Assis, après la conférence, au fond du Café des "Deux Garçons", il parlait avec la plus grande simplicité. Tout en l'écoutant, je remarquais sous une apparence de solidité ce qu'il avait de physiquement fragile, par exemple l'extrême finesse des attaches. Plus tard, j'ai pu constater que cela ne l'empêchait nullement d'entreprendre sur un rythme soutenu de longues marches tout au long des pentes de la Forêt-Noire.

Le séminaire du lendemain de la conférence est le premier auquel j'ai assisté. Ce qui m'y a tout autant surpris, c'est le comportement *bienveillant* de Heidegger. Il ne s'agissait pas pour lui d'imposer quoi que ce soit. Tout au contraire, il était d'emblée attentif à ce que disaient ou cherchaient à dire les participants; mieux encore : il était *attentionné* – d'une manière dont je n'avais jamais encore eu aucun exemple – comme s'il s'attendait à ce que le moindre des interlocuteurs pût apporter quelque clarté sur des questions qui lui demeuraient à lui-même encore obscures. Ce n'était évidemment pas une attention affectée.

Aussi me suis-je très vite mis en quête de témoins ayant connu et fréquenté Heidegger depuis de longues années. Je voulais apprendre d'eux si Heidegger avait changé d'attitude; car je m'imaginai que, plus jeune, cet homme devait être tout le contraire de celui que j'avais sous les yeux : un professeur cassant, peut-être même dur, prompt à rabrouer les moindres insuffisances de ses étudiants.

C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Walter Biemel – mais pas seulement de lui. Je ne voudrais pas oublier ici une femme exquise, Ingeborg Krummer-Schroth, qui avait assisté à tous les cours et séminaires de Heidegger depuis 1934. Je me souviens de sa réponse, lorsque je lui ai demandé si le Heidegger de la pleine maturité était un professeur intraitable. — "Qui a bien pu vous dire cela!" me dit-elle avec une expression de complet ébahissement. Et elle se mit à me raconter ses souvenirs d'étudiante – lesquels avec vingt-cinq ans d'intervalle venaient coïncider avec mes impressions toutes fraîches : même bienveillance, même écoute – de la part d'un homme qui par ailleurs écrit et pense sans la moindre compromission. Même bienveillance et même écoute, mais pas au détriment de l'autre aspect de Heidegger au travail avec ses étudiants, à savoir l'impressionnante capacité de ne pas perdre son fil, malgré l'absolue liberté laissée – que dis-je ? *demandée* aux interlocuteurs.

J'ai assisté, avec Jean Beaufret et Julien Hervier, au séminaire de Todtnauberg, en août 1962. Il était consacré au difficile texte ***Temps et Être***. Puis, toujours désireux de pouvoir observer Heidegger au travail en séminaire, j'ai eu la joie de le voir accepter l'idée de venir en Provence. Ce furent les "***Séminaires du Thor***" – dont Hannah Arendt écrivit, dans une lettre envoyée à Heidegger peu d'années après : « J'ai enfin pu lire le ***Séminaire du Thor***. En voilà un, de document extraordinaire! À tous points de vue. Et pour moi, d'une importance toute particulière : cela m'a tellement rappelé le temps de Marbourg, et toi comme maître, à ceci près que c'est maintenant toi *aujourd'hui*, au cœur de ta pensée d'aujourd'hui.»

Hannah Arendt a raison : avec Heidegger, il s'agit bien d'un maître. Mais pas du tout de ce que nous, français, appelons un "maître à penser", quelqu'un chez qui l'on va chercher une doctrine toute faite pour enfin (espère-t-on) pouvoir s'orienter au milieu des difficultés inextricables de la vie. Avec Heidegger, pas de doctrine. C'est un maître au sens du maître d'école – de l'instituteur – celui chez qui l'on apprend les rudiments qui servent à apprendre tout le reste. Heidegger est un maître dans l'art d'apprendre, soi-même, à se poser les vraies questions : celles qui ne peuvent recevoir de réponse au sens habituel du mot, parce que les vraies questions vous ramènent à l'ultime précarité, où l'existence ne vous laisse plus comme issue que de déployer, quelle qu'elle soit, votre carrure. En cela il est effectivement maître – au vieux sens latin du *magister*, le symétrique inverse du *minister*. Autant ce que fait ce dernier est minime, de simple administration, autant le *magister* s'occupe d'accroître, d'augmenter. C'est toujours pour moi un sujet d'étonnement que de constater comment on ne cesse d'esquiver, en pensée comme en action, un thème pourtant constant chez Heidegger, celui de l'attitude à avoir vis-à-vis de ce que l'on cherche à comprendre. Ainsi peut-on lire, dans la transition qui va de la 7^{ème} à la 8^{ème} heure du Cours "***Was heißt Denken ?***" :

« *Si nous voulons aller à la rencontre de ce qu'a pensé un philosophe, il nous faut agrandir encore ce qu'il y a de grand chez lui. (...) Si au contraire notre projet se limite à seulement vouloir porter contre lui des attaques, rien qu'en voulant cela, nous avons déjà amoindri ce qu'il y a de grand en lui.*»

On reste loin du compte en limitant ce propos à n'être qu'une règle d'interprétation, ou de "lecture". Ou plutôt, le prenant ainsi, on se fait une idée bien douillette de la lecture, que l'on entend alors comme une pêche d'informations, laquelle a donc intérêt à se faire le plus vite et le plus astucieusement possible. Heidegger a écrit en 1954 un petit texte qui s'intitule : ***Que demande "lire" ?*** (*Édition intégrale*, t. 13, p. 111) :

« *Que demande "lire" ? Ce dont tout dépend, ce qui décide de tout quand il s'agit de lire, c'est le recueillement. Sur quoi le recueillement rassemble-t-il ? Sur ce qui est écrit, sur ce qui est dit par écrit. Lire, dans l'acception propre du*

terme, c'est se recueillir sur ce qui a déjà fait, un jour, à notre insu, entrer notre être au sein du partage que nous adresse la parole – que nous ayons à cœur d'y répondre, ou bien, n'y répondant pas, que nous lui fassions faux bond.

En l'absence de cette lecture, nous sommes du même coup hors d'état de pouvoir seulement voir ce qui nous regarde, c'est-à-dire d'envisager ce qui fait apparition en son éclat propre.»

Voilà qui jette quelque lumière sur la remarque en incise qui se trouve dans *Le chemin de campagne*, où il est question de Maître Eckhart, le “vieux maître de lecture et de vie”. L'une des nombreuses choses dont la lecture de Heidegger permet en effet non seulement de faire l'expérience, mais qu'elle permet aussi de penser, c'est l'unité dans laquelle vivre, quand c'est de vivre au sens le plus plein qu'il s'agit, est inséparable d'un savoir – quelle que soit la manière, spontanée et instinctive ou bien très subtile, dont il s'articule, mais où d'emblée l'art de vivre se déploie lui-même en vie de l'esprit. Comme le dit encore Hannah Arendt, dans une autre lettre à Heidegger : « Personne ne lit comme toi.»

Cela, je ne l'ai pas perçu dès l'abord dans toute sa redoutable simplicité, ni surtout dans sa portée proprement *unitive*. Je ne voyais pas encore en sa limpide lisibilité – pour recourir aux termes facilement rébarbatifs du jargon philosophique – que l'herméneutique est déjà en soi-même toute l'éthique (en langage de tous les jours : qu'on ne peut pas être à la fois un grand penseur et un individu par ailleurs douteux – ce qui, si je ne m'abuse, devrait avoir de quoi réveiller les cœurs les mieux endurcis).

On entrevoit peut-être ici pourquoi m'a attiré la tâche (apparemment étrange, même pour plus d'un ami proche) de faire entendre à mes contemporains que Heidegger n'est décidément pas ce que l'on nous présente encore aujourd'hui à peu près partout : ce personnage qui se serait *criminellement* compromis avec un régime criminel.

Voilà pourquoi je suis allé, dès la fin des années cinquante, interroger nombre d'anciens étudiants de Heidegger, et même quelques anciens collègues. Je me souviens du jour où j'ai rencontré le grand philologue Wolfgang Schadewaldt. C'était après la publication de l'article *Trois attaques contre Heidegger* dans la revue “Critique”. Dès qu'il m'eut identifié comme leur auteur, il manifesta à mon égard une particulière amabilité : « Tout ce que vous avez écrit là est vrai ! ». Et il ajouta : « Si vous venez chez moi, à Tübingen, je vous montrerai d'autres documents qui vous permettront d'aller plus loin encore dans la défense de Heidegger.» Mais je devais, à ce moment déjà, assurer mon service au lycée, et cette invitation n'a pu se concrétiser. Même réaction de la part d'Emil Staiger, de Zurich. J'ai déjà parlé d'Ingeborg Krummer-Schroth. Par manque d'espace, il me faut aussi, hélas, passer sous silence ce que m'ont confié tant d'anciens étudiants. Mais je tiens à évoquer tout spécialement Walter Biemel.

C'est qu'il reste témoin des années d'enseignement de Heidegger au moment où le régime hitlérien entrait dans le paroxysme de sa criminalité. Walter Biemel est arrivé à Fribourg-en-Brigau en mars 1942, et il a été étudiant de Heidegger jusqu'à l'été 1944. Par lui, au cours de longues conversations, j'ai pu me faire une idée précise de l'attitude du philosophe non seulement dans la “sphère privée”, mais encore comme professeur d'Université. Depuis, toutes ces confidences ont été rendues publiques dans plusieurs textes de Walter Biemel, malheureusement encore non-traduits dans notre langue. Mais il faut ajouter qu'on n'y a pas, en Allemagne non plus, prêté l'attention qu'ils méritent – pour la raison probable que, là-bas comme ici, ne plus pouvoir s'abriter derrière le fantasme d'un Heidegger *suspect a priori* rendrait obligatoire un certain nombre de révisions déchirantes – perspective assurément grosse d'angoisses diverses.

Ce que je cherchais, en interrogeant Walter Biemel, c'était à vérifier si mon intuition concernant le “caractère” de Heidegger correspondait à la vérité. On se souvient peut-être du mot de Sartre : “Heidegger n'a pas de caractère, voilà la vérité.” Travailler Heidegger m'avait déjà amené à fortement douter du sérieux de ce propos.

Avec Walter Biemel, témoin direct, j'étais en mesure d'apprendre si Heidegger avait vraiment “manqué de caractère” – et précisément à l'époque cruciale des années 1942-1944. Ce que m'a alors raconté Walter Biemel est venu corroborer ce que je pressentais. À l'université de Fribourg, me disait-il (et comme j'ai dit plus haut, il l'a publié depuis), Heidegger était le seul professeur qui ne commençait pas ses cours en faisant le salut hitlérien. Je me souviens lui avoir alors demandé : “Voulez-vous dire que les professeurs hostiles au régime, ceux qui allaient former, après l'effondrement du nazisme, la commission d'épuration de l'université devant laquelle Heidegger a été sommé de comparaître, faisaient, eux, le salut hitlérien au commencement de leurs cours ?” — “Évidemment! Seul Heidegger ne le faisait pas”, me répondit Walter Biemel en frappant la table du plat de la main.

Des années plus tard, peu après qu'eut été édité l'extravagant factum de Victor Farias (lequel – tel un pétrolier englouti qui continue de polluer les côtes – sert toujours de référence à la propagation des calomnies), j'ai dit un jour publiquement : “Heidegger n'était pas un héros”. Il me paraît en effet que ne pas faire le salut pourtant officiellement prescrit ne mérite pas à proprement parler la qualification d'acte héroïque. À ma grande surprise – car je n'avais pas encore mesuré à quel degré de mauvaise foi pouvait conduire l'acharnement contre Heidegger – un détracteur falsifia

mon propos, prétendant que j'avais dit : "Heidegger était un lâche".

Jamais je n'aurai l'impudence de déclarer que ces collègues réellement hostiles au nazisme, mais qui observaient les prescriptions officielles, étaient des lâches. Ils étaient simplement prudents et conformistes. Heidegger – qui n'était donc pas un héros – n'a été à ce moment là (qui, je le répète, coïncide avec la période la plus maléfique du régime nazi) ni conformiste, ni prudent. Pour moi, c'est une preuve très éclatante de caractère.

Walter Biemel ne manquait pas d'attirer mon attention sur le fait tout aussi important que cette attitude courageuse de Heidegger étaient parfaitement comprise par les étudiants. Aussi me confia-t-il n'avoir pas été étonné outre mesure, lors de la première visite privée qu'il lui rendit à son domicile, de voir Heidegger se livrer à une critique en règle du régime nazi, "qu'il traitait de criminel". C'était la première fois, ajouta-t-il, que j'entendais prononcer des propos aussi graves de la bouche d'un professeur d'Université.

Mais ce récit, pour moi, est décisif pour une autre raison encore. Je suis tombé, en effet, lors de mes investigations, sur *un* témoignage selon lequel Heidegger aurait employé dès 1935 le terme de "criminel" pour désigner le régime nazi. En droit, le témoignage d'un seul n'est pas recevable; aussi n'en ai-je jamais fait état – ce qui ne m'empêche nullement d'être persuadé, à titre personnel, que Heidegger pensait déjà ainsi *deux ans* seulement après le pas de clerc qu'a été le fait de croire un temps que soutenir Hitler n'était pas inconciliable avec s'engager pour une véritable révolution.

J'ai dit en commençant que je regarde aujourd'hui Heidegger, aussi bien en tant qu'homme qu'en tant que philosophe, comme *irréprochable*. Le moment est venu de m'expliquer. Comme j'ai perdu tout espoir de ramener à la raison ceux qui se font une religion de "démasquer" (comme ils disent), tapi derrière la pensée de Heidegger, un "archi-fascisme" "néo-néolithique" (on croit rêver! – mais ces balivernes ont bel et bien été proférées dans un récent colloque de "spécialistes", *et sans provoquer l'hilarité*), je m'adresse aux gens qui voudront bien examiner, chacun en son for intérieur, la portée et la pertinence des arguments que j'avance.

L'irréprochable, je l'entends de manière parfaitement univoque comme : ce à quoi l'on ne peut pas *recevablement* adresser de reproche. Je crois qu'*irréprochable* peut être entendu ainsi par tous.

Que reproche-t-on à Heidegger ? Toujours et encore, ce que l'on prend bien soin d'appeler son "adhésion au nazisme". Or cette formulation est inadmissible – pour la raison claire qu'en bon français, "adhésion au nazisme", cela signifie adhésion à l'idéologie raciale des nazis, laquelle implique : l'extermination des Juifs, la réduction en esclavage des "races" prétendues "inférieures", et la création, par sélection des "meilleurs", d'une race appelée à incarner l'humanité future. Rien que dire : "l'adhésion de Heidegger au nazisme", cela implique par conséquent – qu'on le veuille, ou bien que l'on ne s'en rende pas clairement compte – que Heidegger a donné son assentiment à cette idéologie criminelle.

Or je soutiens, ici en France, depuis près de quarante ans, que jamais Heidegger n'a "donné son assentiment au crime" – comme on peut encore le lire, écrit noir sur blanc, ou l'entendre déclarer avec impudence dans de nombreux congrès "philosophiques". Et je continuerai à le redire tant qu'il faudra, non sans savoir que les preuves que j'avance, du seul fait qu'elles visent à établir que Heidegger *n'a pas* fait cela, sont des preuves indirectes. Or, par leur nature même, des preuves indirectes sont hors d'état d'établir positivement que quelqu'un n'a pas participé – ou même donné son assentiment – à un crime. Dans ces circonstances, lever tout à fait un soupçon est une tâche presque impossible à mener jusqu'à son complet aboutissement, vu le caractère indirect de la démonstration. Mais n'oublions pas par ailleurs que l'hostilité de l'opinion publique est systématiquement entretenue contre le soupçonné. C'est pourquoi il est si important de rappeler les raisons de cette louche hostilité. Il faut faire voir aux honnêtes gens comment les manœuvres des dénonciateurs visent à culpabiliser l'intérêt que l'on pourrait porter à l'œuvre de cet homme.

À présent, regardons de plus près. Si c'est bien une inacceptable *calomnie* que de parler d'une "adhésion de Heidegger au nazisme", il n'en reste pas moins que le philosophe s'est engagé, pendant son Rectorat, en soutenant sans réserve plusieurs initiatives du nouveau régime. Je pèse mes mots, et ne dis pas : "en soutenant sans réserve le nouveau régime" – parce que, précisément, il ne soutient pas tout ce qui se fait avec l'arrivée au pouvoir du régime en question. L'une des premières mesures prise par le recteur Heidegger est un fait incontestable et très significatif par lui-même : interdire dans les locaux universitaires de Fribourg-en-Brisgau l'affichage du "Placard contre les Juifs" rédigé par les associations d'étudiants nationaux-socialistes (et qui sera affiché dans presque toutes les autres universités d'Allemagne). Ce fait indéniable (que les détracteurs de Heidegger, au mépris de la plus élémentaire honnêteté, passent sous silence, ou bien dont ils cherchent à minimiser la signification pourtant patente) permet, à mon sens, de se faire une idée plus claire des conditions dans lesquelles Heidegger a cru pouvoir assumer la charge du rectorat.

Si l'on veut ne pas rester prisonnier des fantasmes, il faut partir de la situation telle que la juge Heidegger au moment

où il choisit d'accepter d'être recteur. À la fin de son *Discours de Rectorat*, Heidegger en parle – nous sommes le 27 mai 1933 – en usant de la formulation suivante : aujourd'hui, «... alors que la force spirituelle de l'Occident fait défaut et que l'Occident craque de toutes ses jointures.» Ce qu'il faut bien noter ici, c'est que Heidegger ne limite pas son propos à la situation interne de l'Allemagne (laquelle, en ce début 1933, est pourtant catastrophique). Son diagnostic s'étend à l'ensemble du monde occidental, où il constate un phénomène sans précédent, qu'il est possible – à condition d'entendre le mot parler dans tout ce qu'il a de réellement inquiétant (“la machine terraquée détraquée”) – de nommer : *détraquement*. Il est plus qu'urgent pour tous d'y prêter la plus lucide des attentions. Car si l'on veut garder une chance de n'y pas succomber, il faut faire face à ce *détraquement*, c'est-à-dire d'abord reconnaître ce qui s'y passe, afin d'apprendre comment s'en dégager. Voilà ce que j'ai nommé plus haut : engagement pour une véritable révolution. Heidegger, bien avant 1933, sait que le monde actuel ne peut plus faire l'économie d'une vraie révolution.

Ne confondons pas le diagnostic (le monde occidental s'est fourvoyé dans une impasse) avec ce que l'on nomme en Allemagne “Kulturpessimismus” – le “pessimisme relativement au processus général de civilisation”. Il n'y a en effet simplement pas de place, chez Heidegger, pour un pessimisme. Il s'agit au contraire, en convoquant toutes les forces capables d'affronter le péril (qui est dans doute encore plus pernicieux en notre début du XXI^{ème} siècle qu'il y a maintenant soixante-dix ans), de ne pas céder au découragement, mais de rendre son magistère à la pensée.

Aussi ne faut-il pas croire débilement que Heidegger ait vu en Hitler un “sauveur”, ou même un “homme providentiel”. Il n'éprouvait certes pas pour lui cette répulsion instinctive que nous ressentons quand nous voyons attaquer de front l'héritage de la Révolution française. Mais dès avant cette époque, Heidegger avait fait sienne une conception de la révolution selon laquelle la Révolution française n'a été, tout bien considéré, qu'une tentative avortée, exactement comme la révolution bolchevique de 1917 qui se voulait l'héritière de celle de 1789. N'oublions pas ce qui n'a cessé d'avoir un écho majeur chez lui, à savoir la profession de foi que prononce Hölderlin dans sa lettre du 10 janvier 1797 : « *Je crois à une révolution des modes de conscience et de représentation qui fera honte à tout ce qui l'aura précédé.* » Ce qui s'esquisse dans le propos du poète, nous en sommes aujourd'hui terriblement loin. Dans cet éloignement, le nazisme a incontestablement joué, quant à lui, un rôle particulièrement sinistre. C'est bien pourquoi nous trouble, sinon même nous révolte de voir Heidegger s'engager un temps aux côtés du dictateur qui incarne pour nous l'antithèse de la véritable révolution.

Il importe donc de bien prendre en vue le moment chronologique de cet engagement. Au tout début de l'année 1933 (et pendant plus d'un an), le pouvoir d'Hitler est bien loin d'être total. Les observateurs, dans le monde entier, se demandent s'il va durer plus de quelques mois. Heidegger, pendant ces quelques mois, examine ce que propose le nouveau chancelier. Ne rejetant pas tout par principe, il donne son assentiment à ce qu'il juge acceptable, tout en s'opposant sans fléchir à ce qu'il juge inadmissible. En regardant de la sorte cet engagement, nous pouvons du même coup y repérer par où il pêche : Heidegger n'a pas vu d'emblée que la nature totalitaire de l'hitlérisme allait s'imposer irrésistiblement, et que de ce fait une distinction entre l'acceptable et l'inadmissible perdrait nécessairement toute pertinence, vu que, dans un totalitarisme, tout est proposé d'un seul tenant – plus exactement encore : vu que tout y est donné à approuver en bloc, de sorte que l'idée même d'y infléchir quoi que ce soit se révèle en fin de compte être chimérique.

Peut-on reprocher à Heidegger de ne pas s'en être aperçu d'emblée ? Pour être à même de répondre honnêtement, il faut préalablement s'être posé la question : ne pas comprendre d'emblée la nature fondamentalement totalitaire d'un régime, est-ce vouloir s'aveugler soi-même ?

Je viens de relater comment Heidegger s'était opposé à une initiative des étudiants nationaux-socialistes. N'est-ce pas clairement une tentative pour marquer une limite à ne pas franchir, une tentative qui permettait en même temps au recteur de tester la marge de liberté dont il disposait ?

Un autre fait, tout aussi incontestable et significatif, l'interdiction faite aux troupes nazies de procéder devant les locaux de l'université à l'“autodafé” des livres d'auteurs juifs ou marxistes peut (et dans mon esprit : elle doit) être, elle aussi, interprétée de la même manière, c'est-à-dire comme refus, par le recteur, de ce qu'il juge incompatible avec ce pour quoi il a accepté la charge du rectorat. Il se trouve que dans les premiers mois d'installation du nouveau régime, les hitlériens n'ont pas réagi à de tels refus comme ils le feront plus tard (c'est-à-dire par l'élimination pure et simple du récalcitrant). Ce qui pouvait amener ce dernier à penser qu'il n'était pas vain d'agir comme il le faisait.

Mais à peine aura-t-il compris qu'avec ce type d'action il n'aboutissait à rien d'autre qu'à repousser les échéances, sans obtenir de véritables garanties d'indépendance, Heidegger démissionnera de son poste. Rappelons que cette démission, il la présente en février 1934, et qu'elle sera entérinée le 27 avril.

Il aura donc fallu environ neuf mois à Heidegger (à peu près le même temps que mettra Bernanos, à Majorque, avant de saisir le vrai visage de la “Croisade” franquiste) pour comprendre que les possibilités de réussite de son action

étaient épuisées. C'est vers cette époque (1934) qu'il note dans un carnet encore inédit : « Le national-socialisme est un *principe barbare*. » Nouvel indice venant à mes yeux corroborer le témoignage dont j'ai fait état plus haut, celui qui rapporte que Heidegger qualifiait dès 1935 le régime hitlérien de *criminel*. Mais pour pouvoir seulement en accepter la possibilité, il faut préalablement s'être rendu compte que croire à un Heidegger sans caractère, c'est se raconter des sonnettes.

On peut encore vérifier ainsi, auprès de nombreux témoins, comme dans des textes aujourd'hui publiés, que Heidegger n'hésitait pas, dans des circonstances semi-publiques à déclarer sans ambages que sa tentative de rectorat avait été une complète erreur. Est-il encore possible, dans ces conditions, de reprocher à Heidegger d'avoir gardé le silence sur le caractère exécrationnel du nazisme ? Ne pas garder le silence, pendant que le régime déploie sa malfaisance, n'est-ce pas déjà une forme de résistance ?

Pour qui se met à l'étude sérieuse des Cours que Heidegger a professés de 1933 à 1944, il ne peut plus échapper ce que n'ont cessé de redire d'innombrables étudiants de cette période, à savoir qu'ils y entendaient clairement une critique du régime en place, au point qu'ils craignaient parfois de voir Heidegger arrêté par la police secrète d'État. Que cela ne soit pas arrivé atteste uniquement le mépris dans lequel les nazis tenaient tout ce qui restait limité à la sphère du monde universitaire, et n'avait donc pas de retentissement dans les masses.

Mais concernant la façon dont nous regardons cette forme de résistance, quelque chose d'essentiel ne doit pas nous échapper : l'opposition de Heidegger au national-socialisme ne se fonde pas sur une doctrine établie. Elle ne s'appuie ni sur le marxisme ni sur le libéralisme. De ce fait, elle ne peut guère être comprise par ceux qui, pour s'opposer au nazisme, ont besoin de l'un et de l'autre comme normes d'opposition, et refusent dogmatiquement qu'il puisse y avoir ailleurs la moindre possibilité de véritable résistance.

Avoir pourtant flétri à sa manière le régime hitlérien depuis bien avant que ce dernier ne se trouvât en mauvaise posture, voilà ce qui me semble dispenser Heidegger d'avoir à manifester, *après le danger*, une sévérité d'autant plus appuyée qu'elle aurait été gardée secrète au moment où le régime était au faite de sa puissance. Mais quant à nous, cela ne nous dispense nullement de l'effort que demande la compréhension d'une pensée s'opposant à ce régime de façon parfaitement originale – et, pour peu que l'on commence à en saisir l'originalité, avec une absolue radicalité.

Je n'ai pas encore parlé d'un ultime reproche que l'on fait à Heidegger, peut-être encore plus grave, parce que plus insidieux. Il n'a d'ailleurs été formulé en toutes lettres que par ses détracteurs les plus forcenés et obtus, tellement il est évidemment contraire à toute vraisemblance. C'est le reproche d'antisémitisme.

Désormais, le style dans lequel on y accuse Heidegger est devenu lui-même assez enveloppé. C'est ainsi que dans l'hebdomadaire helvétique "Die Weltwoche" (n° 49, 8 décembre 1994, p. 31), on a pu lire un entretien avec Madame Jeanne Hersch où cette accusation gagne pour ainsi dire sa forme achevée.

Il ne fait pas de doute, dit Madame Hersch, qu'il n'y a jamais eu chez Heidegger d'attitude ou d'action antisémite au sens propre. Mais elle ajoute : « ce qui peut lui être reproché, c'est de n'avoir pas été assez anti-antisémite. »

Ce qui saute aux yeux dans cette phrase, c'est la manière naïve (tout à fait analogue aux dénégations puériles) dont le grief est maintenu coûte que coûte. Le prévenu n'est pas coupable du crime dont on l'accuse – il n'en est pas moins coupable, puisqu'il n'a pas assez combattu ce dont on ne peut l'accuser !

Que peut bien vouloir dire : ne pas être assez anti-antisémite ? Quand donc aura-t-on assez mené le bon combat, si l'on entend strictement l'ignominie qui consiste à condamner d'avance quelqu'un non pour ce qu'il aurait fait, mais pour ce qu'il est censé être ? La réponse est simple : quand personne ne portera plus accusation pour autre chose que ce qu'a *fait* un accusé – non pour ce qu'il *n'a pas* fait, ni même pour ce qu'il n'a pas assez fait. Tant que ce stade n'est pas atteint, il est clair que nous pouvons *tous*, en conscience, nous reprocher de n'avoir pas assez lutté.

Ces remarques mènent naturellement à dire un mot de la justice. Là aussi, la pensée révolutionnante de Hölderlin ouvre des aperçus auxquels notre temps est devenu obstinément sourd (à l'exception notable de Martin Heidegger qui s'est, lui au contraire, mis à son écoute pour entreprendre rien de moins qu'un autre départ pour penser).

Dans les *Remarques sur Œdipe*, écrites environ cinq ans après la lettre dont a été citée la phrase concernant la "révolution des modes de conscience et de représentation", le poète parle du Roi Œdipe en son office de juge; et il note :

« *Oedipe interprète la parole de l'oracle de manière trop infinie, <et il se voit ainsi> pris dans la tentation d'aller en direction du nefas.* »

Ce que recouvre le mot "*nefas*", Hölderlin l'explique quelques lignes plus bas. L'interdit – ce que les Dieux ne

permettent pas – Œdipe le prononce (dit-il) « *en ce qu'il fait porter soupçonneusement l'interprétation du commandement universel sur un cas particulier.* »

La *parole néfaste* est celle qui n'observe pas la séparation entre le monde des hommes et le monde des Dieux. Elle est, en d'autres termes, cet égarement au sein de quoi un mortel outrepassa l'humaine condition en parlant comme seuls les Dieux ont droit de parler. Dans ces circonstances, la justice devient malédiction. Les Romains, maîtres en droit, le savaient aussi, eux qui disaient : *Summum jus, summa injuria* : la simple volonté d'être absolument juste déchaîne toutes les injustices.

L'office du juge est d'être juste. Mais être juste, ce n'est pas : être *un* juste. Le juste, selon une tradition vénérable, est celui qui empêche qu'un crime soit commis. Le juge, à la différence du juste, punit un crime commis. Les écueils de son office sont le risque de condamner un innocent et celui, non moins menaçant, d'acquitter un coupable. Le juste, quant à lui, contrecarre les machinations criminelles avant qu'elles ne passent à l'acte, selon un type d'opposition au crime qui, jamais, ne peut immédiatement prendre la forme d'une violence.

Le justicier, de l'autre côté, est aux antipodes du juste : il entend, comme il le dit si volontiers, "faire justice", alors qu'en réalité il ne fait que tirer vengeance du crime, ce qui n'est jamais qu'ajouter injustice à l'injustice.

Avant de punir un criminel, bien avant, s'impose au juste l'inapparente besogne de protéger un être contre ce qui le menace criminellement. Qui se donne pour "mission" de punir passe vite sur les continues, peu gratifiantes, les humbles difficultés auxquelles doit faire face celui qui cherche à préserver la vie, ou même la dignité de son prochain.

Sans doute n'est-ce pas être *un juste* que de travailler comme le fait Heidegger, c'est-à-dire en consacrant toute sa force à faire surgir les conditions sous lesquelles il devient possible de véritablement penser.

Si je dis qu'il n'est pas *un juste*, je ne sous-entends toutefois en aucune façon qu'il se désintéresse de la justice, ou qu'il méprise ceux qui sont des justes. De même, quand je dis qu'il est irréprochable, je ne dis nullement qu'il serait parfait, et que tout chez lui est exemplaire et incriticable. Mais tant que des accusations mensongères continuent d'être portées contre lui, c'est un devoir de redresser les contrevérités et de dénoncer les calomnies. C'est même un double devoir, d'abord parce qu'il s'agit d'un homme que l'on a pris l'habitude détestable de présenter, au mépris de tous les faits avérés, comme indiscutablement déshonoré; ensuite parce que le travail de cet homme, travail peu accessible en apparence et, du coup, difficile à exposer dans les formes de la communication médiatique, donne trop aisément prise aux caricatures, sinon même aux défigurations. C'est pourquoi il faut rendre hommage à ceux qui, plus soucieux de vérité que de toute autre chose, n'ont pas cessé, comme Walter Biemel, de transmettre ce qu'ils ont appris de Martin Heidegger.

Un philosophe qui a entendu ce que dit Heidegger ne peut plus philosopher autrement qu'en vue d'apporter sa part – quelle qu'elle soit – à l'apparition des "*nouveaux modes de conscience et de représentation*" évoqués plus haut. Mais je ne dis pas que pour philosopher ainsi, il faille avoir rencontré Heidegger. Je ne le dis pas pour la simple raison que si Heidegger a pu emprunter son chemin, c'est qu'il en a reçu d'ailleurs (non pas "d'ailleurs que du monde") l'injonction. Or cela : avoir à répondre de ce qui a fait entrer notre être au sein du partage que nous adresse la parole – tout être humain, en tant qu'être humain, en est aujourd'hui requis – d'une requête qui ne fait plus qu'un désormais avec la condition de l'homme moderne.

François Fédier

Paris, 5 janvier-11 février 2003

L'Infini n°95, p.140-153.